

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 39 (1966-1967)

Heft: 1

Artikel: La coopération entre l'école et la société par les techniques Freinet

Autor: Fonvieille, Raymond

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-851638>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La coopération entre l'école et la société par les techniques Freinet

Raymond Fonvieille

Alors que la société, quelle qu'en soit la forme, attend de l'école qu'elle façonne des hommes capables de s'intégrer harmonieusement dans son cadre, d'y trouver une place dans la production et d'y être pour ainsi dire les héritiers du présent, il peut sembler paradoxal de se poser la question du principe même de la coopération entre l'école et la société.

Tant que la culture s'est cantonnée dans le monde des idées et tant que l'accès aux connaissances a été réservé à une minorité de clercs et de laïos, il était fort concevable que l'école vive en marge de la société. Mais ces temps sont révolus et il semble que l'école primaire, dont la généralisation est relativement récente, doive être la première à s'ouvrir sur le monde et à réaliser la coopération souhaitable avec la société.

C'est à ce niveau également que la forme de collaboration la plus simple, celle de la famille et de l'école, paraît la plus facile à réaliser.

Les parents attachent de plus en plus d'importance à la scolarité de leurs enfants. Pourtant le contenu classique de l'enseignement dont ils connaissent bien, pour l'avoir subi, le côté rébarbatif, ne les incite guère à s'informer autrement que par le traditionnel: «Travaille-t-il bien?» chargé d'appréhension.

Au contraire, les techniques Freinet parce qu'elles empruntent sans cesse à la vie de l'enfant utilisent sa soif de savoir pour établir la coopération société-école.

Il n'est que les pédagogues pour faire de l'enfant l'être passif qui reçoit une nourriture tellement préparée pour être assimilable qu'elle en a perdu tout attrait. Naturellement, l'enfant est plutôt enclin à questionner, à solliciter et en cela, il fait penser à l'oisillon qui d'abord tend son bec avide, mais que des parents à l'instinct sûr, après avoir satisfait son appétit sans le rebuter, vont peu à peu habituer à chercher seul: sa nourriture.

Que la famille soit le lieu où l'enfant puisse satisfaire sa curiosité à la vie qui l'entoure, rien de plus naturel, mais que l'école soit aussi un milieu favorable à la satisfaction de son intérêt décuple les occasions d'acquisitions. Et la curiosité éveillée par l'enfant, les précisions qu'il demande, les connais-

sances qu'à travers ses camarades ou ses parents il se répète pour lui-même font s'interpénétrer les milieux scolaires et familial. La famille, sans questionner, connaît l'activité de l'enfant à l'école; elle en est d'autant plus près, elle l'apprécie d'autant plus que les préoccupations scolaires sont proches des préoccupations sociales et familiales, qu'elles s'appuient sur l'actualité, sur la vie ambiante. L'école connaît mieux l'enfant dont elle voit un autre aspect que le personnage de l'écolier, dont elle connaît les réactions dans la famille, dans les rapports avec ses frères et ses camarades.

Réunis par une collaboration réelle, autour d'un travail scolaire qui se confond avec la vie même de l'enfant, les rapports entre maître et parents s'établissent vite sur le plan humain, et les réunions de parents, fréquentes dans les classes Freinet, permettent une meilleure connaissance psychologique de chaque enfant et une action éducative harmonisée de la famille et de l'école.

Mais, comme la vie du nid à l'oisillon, la vie scolaire et familiale ne suffit bientôt plus à l'appétit de l'enfant. Il veut voler de ses propres ailes. Si elle ne veut être dépassée par ce besoin impérieux et se voir préférer le bouillonnement de la rue, c'est encore à l'école de donner à l'enfant l'occasion d'élargir le champ de ses investigations.

Dans le journal scolaire, les textes libres de début de scolarité où dominent les préoccupations personnelles vont bientôt faire place à des intérêts plus larges. Puis-je citer, tirés du journal scolaire de ma classe, après quelques textes où apparaît l'égoïsme de l'enfant de six ans...

«Avec mon mécano, mon papa m'a fait une grande Tour Eiffel...»

«Tous les jeudis, je vais chez mon grand-père. Il est menuisier. Avec du bois et des clous, je fais des petits camions...»

... d'autres textes qui, bien que trouvant encore leurs sources dans le cadre de la vie familiale, bénéficient de l'élargissement considérable de cette vie et de l'apport de la presse, de la radio, du cinéma, de la télévision et aussi du régime des vacances qui fait que l'enfant d'aujourd'hui voyage beaucoup plus que celui de la génération précédente.

Ainsi, les journaux étaient avidement recherchés et avaient envahi la classe quand . . .

« . . . des savants ont lancé un bébé-lune . . . Hier soir le journal disait qu'il avait perdu quelques kilomètres d'altitude. Je me demande bien où il va atterrir. (Daniel, 7 ans)

Ainsi ces deux textes, retenus pour des raisons bien différentes, et suggérés par les nouvelles radio-phoniques:

«Au poste, on a entendu qu'en Grèce il faisait froid et que quatre petits garçons qui revenaient de l'école se sont fait dévorer par les loups . . .» (Gérard, 6 ans $\frac{1}{2}$)

«A la radio, j'ai entendu qu'on allait percer un tunnel sous le Mont-Blanc . . .»

Les lendemains de congés, eux, sont riches de récits de films ou de spectacles télévisés:

«Au cinéma, j'ai vu les mineurs qui travaillent dans la mine . . .»

«Au ciné-club, j'ai vu un film de chasseurs en Afrique . . .»

«A la télévision, j'ai vu des messieurs qui faisaient des trous dans la terre. Ils ont découvert une grande terrasse avec des dessins sur un carrelage de mosaïque. Ils ont trouvé des vases et des outils. Je crois que c'était en Egypte.» (Marc, 7 ans)

Les vacances enfin, qu'elles soient passées en colonie de vacances ou avec la famille permettent aux enfants de faire une moisson de souvenirs qu'ils se rappelleront en cours d'année, offrant à l'ensemble de la classe l'occasion de fixer son intérêt sur les sujets les plus variés. Je pourrais citer les récits de la visite du phare, de celle des puits de pétrole de Parentis, les routes de montagne des gorges du Tarn, les arènes de Nîmes, la crypte de Jouarre et ses tombeaux mérovingiens, la visite d'un buron, qui ont éveillé un moment la curiosité de la classe pour ces divers sujets. Sans compter les récits plus spectaculaires: «J'ai mis 55 minutes en avion pour aller de Nice jusqu'en Corse . . .» ou «Quand j'étais en Espagne, j'ai assisté à une course de taureaux . . .» qui soulèvent la curiosité générale.

Il serait inconcevable que l'école néglige la richesse de ces acquisitions extérieures. Les Techniques Freinet se sont adaptées à ces conditions nouvelles de la vie moderne et les maîtres qui les appliquent ont compris que le rôle de l'école doit se transformer. Elle a perdu le privilège qu'elle a détenu pendant des siècles d'être seule à dispenser les connaissances. Elle doit, maintenant, aider l'enfant à assimiler ce qu'il reçoit de l'extérieur, lui préciser ce qui reste confus, élargir ce qu'il n'a qu'entrevu,

lui permettre l'expérimentation qui viendra corriger la tendance accentuée, au siècle de l'image, d'accepter une teinture de tout, des vues superficielles, sans éprouver le besoin d'aller au fond des choses.

Il est facile d'imaginer les questions soulevées par les textes cités et le nombre d'études qu'ils ont permis d'aborder avec la certitude de recueillir l'intérêt d'une majorité d'enfants.

En partant ainsi de la vie, plus besoin d'artifices pour aborder avec profit l'étude de l'histoire des Romains ou des Mérovingiens, de la géographie, des sciences, du calcul. Que de problèmes nés spontanément de l'aventure de Spoutnik, que de suggestions sur ces 55 minutes de voyage aérien!

Mais c'est surtout la correspondance interscolaire qui permet l'évasion du milieu rétréci de l'école, qui la réhabilite en la mettant à la même échelle que ces avions supersoniques, que ces fusées qui hantent les rêves enfantins.

La connaissance du monde, révélée à travers les lettres des correspondants n'a rien de commun avec les impersonnels résumés de géographie des manuels.

Chacun de mes élèves recevait cette année des lettres d'enfants canadiens, californiens, moscovites et aussi français. N'est-il pas agréable d'apprendre de son correspondant:

«J'ai eu onze ans le 22 février. Ce jour-là est jour de fête en Amérique parce que c'est l'anniversaire de la naissance de George Washington qui fut le premier président des Etats-Unis.»

ou d'avoir ainsi la révélation de la rigueur de l'hiver canadien:

«Il y a beaucoup de neige et je joue à faire des iglous. Mon papa est souvent pris dans la neige avec son auto.»

Nous échangeons nos journaux scolaires avec des écoles suisses, algériennes, et bien sûr de diverses régions françaises. Et c'est la vie du petit montagnard, du petit campagnard, du petit méridional, du petit africain que connaîtront les enfants à la lecture de ces journaux, tandis que leur vie s'épanouira comme une gerbe à travers le monde.

Par la correspondance, c'est la vie qui oblige à s'instruire pour informer. Pour répondre aux questions des correspondants, il faut même s'intéresser à son milieu, enquêter sur des activités qui seraient restées ignorées parce que familières, donc banales. A la suite d'un texte qui n'apportait que fort peu: le barrage sur la Seine, les correspondants posent ces questions: «Comment est le barrage? A quoi sert-il? Quelle est sa hauteur?» etc. Echange de lettres avec la direction du barrage, mise au point des réponses et

c'est tout un colis comprenant photos, plans, dessins, textes, qui vont s'étaler sur les murs de cette classe lointaine.

Quand on ne peut se contenter de l'apport du manuel, il faut trouver d'autres sources de documents. Ces enquêtes locales pour connaître l'histoire de sa ville ou de son village, pour connaître ses ressources agricoles, industrielles ou commerciales, le fonctionnement des services publics, le travail de ses habitants, et d'abord celui de leurs parents, amènent à observer, à questionner, à noter, à lever des plans, des croquis. Ces enquêtes les mettent en contact avec le monde des adultes, le monde du travail, qui est alors bien obligé, bien que l'habitude n'en soit pas établie, de les prendre au sérieux, et peut-être, qui sait, de s'interroger sur le devenir d'une société dont les enfants auront été entraînés à examiner tous les aspects de la vie, à en comprendre le processus, à en démonter les mécanismes.

Sur les lieux mêmes du travail, non seulement ils s'informent des techniques, mais ils prennent conscience de la rude condition de certains travailleurs, comme en témoigne ce texte de Michel, 13 ans,

«Un ouvrier avait saisi une énorme masse qui pouvait bien peser vingt kilos. Il frappait avec vigueur sur une barre qu'il fallait briser pour la transporter à la fonderie. Il frappait à coups réguliers. A chaque coup de masse ses veines se gonflaient. Sa cadence fut bientôt rompue . . .»

Plus encore que la correspondance, le voyage-échange qui en est quelquefois l'apothéose, en fin d'année, permet aux enfants la connaissance d'un milieu différent du leur, connaissance géographique, bien entendu, mais surtout connaissance humaine.

En dehors de l'amitié entre enfants, que le texte de Georges, 13 ans, suffit à exprimer . . .

«Dans sa dernière lettre, mon correspondant avait écrit: «Je ne viendrai pas à Paris». Je n'ai pu lire la suite que le lendemain tant la nouvelle m'avait anéanti . . .»

. . . l'intérêt majeur réside dans la découverte, à travers les enfants, mais au delà d'eux aussi, de genres de vie différents, découverte qui contribue, à n'en pas douter, à l'amélioration de la compréhension entre humains.

Nul doute qu'André, qui rapporte la discussion à table, avec les parents de son correspondant . . .

- «- Que fait ton papa, André?
- Il livre le lait, la nuit, madame.
- Ce doit être dur! . . .»

. . . n'ait insisté sur cet anonyme travailleur nocturne qu'est le laitier livreur. Nul doute qu'ils

aient mieux compris encore les difficultés de la vie parisienne quand leur petit hôte remarque:

«Que votre maison est vaste! Ce n'est pas comme chez nous où nous n'avons que deux pièces et une cuisine pour six.»

La presse régionale avait consacré plusieurs longs articles à ce voyage, montrant que le grand public peut s'intéresser aussi aux activités de l'école quand elle devient intéressante.

Coopération à sens unique pourriez-vous dire, puisque nous avons fait longuement état des emprunts des techniques Freinet à la société, mais que nous n'avons que peu parlé de l'apport des enfants. L'important n'est-il pas d'ailleurs qu'ils s'apportent à eux-mêmes en tant qu'héritiers du devenir de cette société?

Il n'empêche qu'occasionnellement ils se mettent à contribution. Recherche de la vérité scientifique dans le cas de ces élèves d'un village de l'hérault qui, après une minutieuse dissection, purent signaler à l'éditeur d'un manuel de sciences que, contrairement à ce qu'il avait imprimé, le pigeon ne possédait pas de vésicule biliaire. Recherche historique véritable, pour ces élèves du Tarn, dont la statuette égyptienne de 7 à 8 centimètres, découverte par l'un d'eux dans le lit de la rivière, fit l'objet d'une communication au Congrès des Sociétés savantes de Languedoc-Pyrénées-Gascogne, avant de prendre place dans la section gallo-romaine du Musée Toulouse-Lautrec à Albi.

Les élèves encouragés par leurs trouvailles fouillent, se renseignent, et les pages d'histoire du journal scolaire passionnent même les familles.

La publication de tels documents dans le journal scolaire est parfois la première et l'unique chance de tirer de l'oubli des documents qui contribueront à aider les spécialistes de la recherche historique.

C'est parce qu'elles donnent un sens à la curiosité des enfants que les techniques Freinet la provoquent.

C'est parce qu'elle donne un sens à leur travail que la classe Freinet peut se passer du traditionnel appareil des sanctions auquel elle substitue, justement, la coopération.

Car il ne suffit pas de souhaiter ou même de réaliser certaine forme de coopération. Il faut que dans leur vie quotidienne les enfants apprennent par la pratique ce qu'est coopérer.

C'est pourquoi nos classes adoptent toutes - et c'est même là le point essentiel, celui qui change totalement l'atmosphère de la cellule scolaire - cette forme d'organisation: la coopérative.

Dans une société où l'argent est la clé de bien des entreprises et où l'on ne peut guère agir quand on en

est démuné (à l'échelle de l'école, affranchir la correspondance, pourvoir aux petits achats, financer quelques visites, le voyage-échange, etc.) les coopérateurs devront faire preuve de beaucoup d'initiative pour s'en procurer. C'est ainsi que certaines classes font la collecte des plantes médicinales, récupèrent les vieux métaux, vendent du muguet, qu'elles organisent des fêtes, des tombolas, etc. L'aspect lucratif ne saurait d'ailleurs être le souci majeur et les jeunes coopérateurs apprennent aussi la valeur du geste gratuit en apportant leur adhésion et leur concours à diverses œuvres (Société Protectrice

des animaux et autres).

Ils y apprennent aussi que le travail en commun a ses exigences, que c'est lui qui impose une discipline et non l'esprit versatile d'un homme, fut-il le maître.

Petites sociétés d'enfants, ces coopératives scolaires, où chacun détient une responsabilité définie, qui ont leur président, leur secrétaire, leur trésorier, sont à l'image d'une société idéale où l'entraide est un impératif qui va de soi et d'où la notion de profit aux dépens des autres membres de la communauté est exclue.

Raymond Fonvieille

Die Lehrmaschinen

Programmierter Unterricht ja oder nein?

von Ted Morello

Überall in der Welt ist im Bereich der Bildung eine gewisse Unruhe zu verspüren. Eine einzelne Erscheinung aber hat bei Fachleuten und Laien besondere Aufmerksamkeit erregt. Es ist die Bildungsrevolution durch die Lehrmaschine oder, genauer gesagt, durch den programmierten Unterricht.

Die erstaunliche Leistungsfähigkeit des programmierten Unterrichts unter experimentellen Bedingungen erklärt die Faszination, die diese Methode des Selbstunterrichts ausübt: zwei- und dreijährige Kinder haben lesen und maschinenschreiben gelernt . . . Ohne Lehrer, ohne Schulbuch und ohne Hausaufgaben haben Schüler des achten Schuljahres in einem einzigen Semester den gesamten Rechenstoff des neunten Schuljahres durchgenommen . . . Drei Studenten der Universität Michigan lernten mit Hilfe der Maschine fließend spanisch sprechen, und zwar in der Hälfte der Zeit, die mit traditionellen Methoden erforderlich gewesen wäre . . . In sieben Arbeitsstunden am Tag machte eine elfköpfige Gruppe in zehn Tagen mehr Fortschritte im Russischen als in eineinhalb Semestern eines normalen College-Studiums. Mit besonderer Beziehung auf die Entwicklungsländer sagte einer, er es wissen muß: «Wir sind davon überzeugt, daß der programmierte Unterricht bei der Lösung der weltweiten Bildungsprobleme Wunder wirken kann.»

Ein «Programm» besteht aus Lehrstoff, der so angeordnet ist, daß er den Schülern fast ohne Hilfe und ohne Fehlermöglichkeit zu einem vorherbestimmten Kenntnisniveau führt, und zwar durch eine Abfolge von Reiz, Reaktion und Belohnung wie in den Pawlowschen Versuchen. Ein solches Programm beruht auf der Theorie, daß der Stoff vom Bekannten auszugehen hat und daß er bei wachsender Schwierigkeit nur so kleine Stufen überwinden

darf, daß der Schüler sie allein zu bewältigen vermag, weil er sich meist darauf verlassen kann, daß seine Antworten richtig sind. Ein Programm kann in Buchform oder als mechanischer Apparat erscheinen (daher die Bezeichnung «Lehrmaschine»).

In der Praxis ist der programmierte Unterricht noch nicht über das Experimentierstadium hinausgekommen. Manche behaupten, daß ihm auch das nie gelingen werde. Denn es gibt in Fachkreisen keinerlei Einmütigkeit in bezug auf dieses Unbekannte, das um Anerkennung ringt.

Wenige Neuerungen auf dem Gebiet des Unterrichts haben so viele Diskussionen hervorgerufen. Es gibt beide Extreme, diejenigen, deren missionarischer Eifer für die Lehrmaschine an Fanatismus grenzt, und diejenigen, die sie aus mannigfachen Gründen ebenso heftig ablehnen. Dazwischen steht die überwiegende Mehrheit der Lehrer – sie sind unsicher, vorsichtig, fast argwöhnisch, aber auch hoffnungsvoll und bereit, zu glauben, daß hier endlich ein Zeichen sichtbar ist, das den Königsweg zur Bildung erschließt.

Kürzlich wurde festgestellt, daß es in den USA allein über hundert Firmen gibt, die sich mit Lehrmaschinen befassen, und diese Zahl wächst weiter an. Angesichts dieser wirtschaftlichen und technischen Explosion ist es nicht verwunderlich, daß sich die Pädagogen nicht einmal darüber einig sind, was eine Lehrmaschine ist und was nicht. Immerhin kann eine Definition, die auf Dr. Douglas Porter, einen prominenten Programmierungsfachmann der Harvard-Universität, zurückgeht, als repräsentativ gelten. Nach seiner Angabe sind Lehrmaschinen «Apparate, die den Lernvorgang dadurch zu beeinflussen suchen, daß sie dem Schüler automatisch eine Belohnung reichen oder eine Bestärkung, und